

## Paul-Hervé Parsy

Philippe Hurteau / *Antacom #1*

*Les ruines du futur*, Château d' Oiron, 2010

*Antacom*, le cycle de peintures de Philippe Hurteau montré ici pour la première fois, fait l'objet d'une installation spécifique pour l'exposition. Ce projet monumental s'inscrit comme un double défi. En lui-même, il soutient la capacité critique de la peinture à traiter des images produites par les particules de lumières émanant des écrans numériques. Choisir de représenter ce qui est déjà représentation ne va pas de soi : dans un monde envahi d'images, voire d'un monde dont tant de paramètres sont soumis aux pouvoirs de l'image, la peinture peut-elle offrir de la résistance aux séductions électroniques, en en démontant la puissance, et en s'opposant, par sa fixité, aux effets du transitoire induits par la technologie? Depuis de nombreuses années sa peinture repose sur le postulat qu'un tableau assimilé à la surface d'un écran qui serait définitivement figé, continue néanmoins à vivre, et à offrir un territoire où le regardeur, oscillant entre angoisse et désir, voit son imaginaire sollicité. Cette nouvelle série prolonge cette réflexion. Réalisée en recourant à une unique couleur, ce qui la tient à distance de toute tentative mimétique et lui confère une présence que seule la peinture peut offrir, elle revendique une autonomie critique. Elle n'assujettit pas, au contraire elle incite à y voir de plus près. Elle sollicite la capacité de chacun à contrôler son espace, tant physique que mental. En affirmant ostensiblement ce qui la distingue des flux chaque jour plus incisifs de la production numérique, elle semble, dans sa stabilité, dire le besoin d'un temps d'arrêt : celui utile tant au décryptage qu'à la réflexion sur l'espace de l'entre-image, où penser redevient possible.

En ayant choisi de présenter cette série dans la galerie Renaissance, Philippe Hurteau sait le risque de la confrontation : comment deux manières de raconter l'histoire, dans deux temporalités aussi éloignées, deux manières aussi distinctes, peuvent-elles se rejoindre ? S'il semble évident que le choix de Claude Gouffier, lorsqu'il commande à des peintres la réalisation de quatorze des plus fameux épisodes de la guerre de Troie, est de mettre au grand jour des images susceptibles de frapper les esprits, il en mesure les enjeux. Les premières scènes illustrent la bêtise et la violence des hommes. La partie centrale évoque les durs combats et les malheurs de vaincus, et montre le châtement provoqué par les fautes commises. Ensuite apparaît la figure du héros, triomphant des épreuves grâce à sa vertu, et parvenant à la sagesse et au salut. Ce cycle humaniste incitait déjà à la réflexion : c'est par la peinture que Gouffier voulait, par son exigence intellectuelle, soutenir des intention morales. « Hic terminus haeret » - ici est le terme – fut la devise qu'il choisit, inscrite dans la pierre du bâtiment. N'y a-t-il pas conjonction entre les valeurs recherchées au 16<sup>ème</sup> siècle, et le projet pictural de Philippe Hurteau ? L'un et l'autre ne portent-ils pas, sur leur monde, un regard distancié, convaincu de la force de l'art, et singulièrement de la peinture. Précisément dans sa capacité à regarder en face la fureur du monde, les forces invisibles qui agissent. Le vers de Virgile choisi par Gouffier, comme le suggère Philippe Hurteau, ne pourrait-il pas être traduit ainsi : « Si le futur doit être une ruine ». Audacieux mais lucide ?